

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

de

JOURNAL.

Rue du 25 Mai, n. 67.

### HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 francs par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau de la PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 2— Combat de Dennewitz, Allemagne, par le général Lorgez (1813).

## MONTÉVIDEO.

LA LIBERTÉ, LA PRESSE, LEUR INFLUENCE SUR LA DESTINÉE DES PEUPLES.

Depuis l'institution des gouvernements représentatifs et des républiques composés comme chacun le sait, des pouvoirs législatif et exécutif, une puissance nouvelle est née, a grandi, et s'est faite forte, robuste, invincible. Cette puissance est la presse, compagne inséparable de la liberté. C'est un grave sujet de méditation pour les gouvernants et les hommes qui réfléchissent que l'histoire des luttes de la presse contre les gouvernements absolus, et des services qu'elle a rendus aux peuples.

En jetant un regard retrospectif sur les événements qui ont eu un si long retentissement à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, nous voyons la liberté et la presse réunissant leurs efforts, frappant d'une main infatigable le trône de l'infortuné Louis XVI, le réduire en poudre et écraser les principaux membres de la famille des Bourbons sous ses débris.

Peu de temps après, les rois absolus de l'Europe comprirent le danger qui les menaçait. Ils sentirent leur couronne chanceler sur leur tête, et à tout prix étouffer cet incendie qui allait les dévorer. Des armées innombrables se ruèrent sur la France affaiblie par la guerre civile, et Cobourg et ses Prussiens vinrent aux portes de Paris.

Mais la liberté, mais la presse veillaient au salut de la France.

## FEUILLETON.

VASILIKI DE LUSIGNAN,

ou

LA DERNIÈRE MELUSINE.

QUATRIÈME SCÈNE.

LE LAI DE MELUSINE.

(Suite.)

Les machicoulis des deux tours Pâlestin et de la Vacherie, la balustrade cintrée qui les unissait en s'arrondissant en voûte sur la porte, se montraient hérissés d'armes. De rapides éclairs sillonnaient incessamment le brouillard, répandaient leurs feux en couronne au sommet des tours, ou bondissaient au milieu de la foule, accompagnés de menaces, de blasphèmes et de sourds gémissements. C'était partout un cliquetis d'armes, un bruit

L'une s'arma comme Minerve de pied en cap, l'autre poussa d'une voix puissante le cri: aux armes! que les Français n'entendirent jamais en vain. Les ennemis furent vaincus, dispersés, et leurs ossements broyés sous les pieds des phalanges victorieuses des légions républicaines, furent balayés par le vent comme le sable du désert.

La liberté et la presse avaient déjà vaincu deux fois. Un gouvernement absolu était détruit, les armées des rois confisquées étaient anéanties.

Mais le moment était venu où épuisées de tant d'efforts et de tant de prodigieux travaux elles allaient à leur tour devenir l'esclave d'un seul maître.

L'étoile de Napoléon s'était levée.

Éblouies, l'une et l'autre de son éclat, la liberté se trouva presque fière de son abaissement. La presse n'eut plus de voix que pour chanter les louanges et la gloire du maître. Napoléon s'endormit dans ce calme trompeur.

Fils de la liberté il étouffa sa mère

Mais sa mère n'était pas morte, et en 1815 son réveil fut terrible, et elle se vengea cruellement des étreintes meurtrières qu'elle avait reçues; chose bizarre! les rois absolus furent ceux qui la réveillèrent de sa léthargie.

Levez-vous! crièrent-ils à leurs peuples, armez-vous et marchez contre l'homme qui vous a vaincu et qui veut applanir tout sous son sceptre de fer. Pour prix de votre sang, pour trophée de votre victoire, la liberté sera votre partage.

Les peuples se leverent, Napoléon fut vaincu. Tout le monde sait comment les rois du nord ont tenu leurs promesses.

roulant d'arquebuses à glacer d'effroi, de la fumée qui se déchirait au souffle des vents le long des ombres murailles, des détonations qui fusaient sur son aile: le plomb seul et les cadavres restaient. A la voix des chefs se dressaient du fossé contre les tours de longues échelles d'où les hommes pendaient en grappes, et vraiment l'on frissonnait à voir, sous le choc d'une lourde pierre, se renverser, s'écraser, se tordre pêle-mêle ces filets de généreux soldats. De cette multitude confuse il ne restait à peine quelques hommes pâles et sanglants.

Pendant ce temps, se peignait dans une tour de la seconde enceinte une scène bien différente, comme aimait à en décrire le Tasse dans son élégante poésie, toute d'amour dévoué, de craintes poignantes, d'héroïsme et presque de désespoir. Près d'une étroite fenêtre, par où le jour pénétrait à regret, Osman s'armait pour le combat. Debout devant lui, pensif et roulant dans ses yeux de grosses larmes. Vasiliki de ses mains délicates, s'efforçait

Mais la liberté n'est pas morte, elle s'est rendormie. Le jour de son réveil n'est pas encore venu. Attendons.

Si Napoléon au lieu de chercher à reconstruire l'empire de Charlemagne, n'eût fait la guerre qu'aux rois absolus, s'il avait marché à la conquête de l'affranchissement des peuples, Napoléon ne serait pas mort sur le rocher stérile de Sainte-Hélène, son nom ne figurerait pas seulement à côté de ceux d'Alexandre, de César, de Gengis-Khan, de Tamerlan, de Mahomet, et de tant d'autres guerriers célèbres.

Tous les peuples, toutes les générations lui élèveraient des colonnes et des monuments en son honneur, et son nom resterait grave dans la mémoire des nations en caractères imperissables.

La liberté, la presse, sont comme l'arche sainte, quiconque y porte une main profane doit périr.

W.

La suite au prochain numéro.

Monsieur le Rédacteur,

M. Pichon, consul de France, est malade, et vous n'en dites rien! Pourquoi laissez-vous ignorer à toute une population que son représentant est aujourd'hui gisant dans un lit de mort? Pourquoi n'avoir pas depuis longtemps donné le détail des tourments qu'il endure? Tous nos vœux sont portés spontanément non pas vers l'église pour demander au Tout-Puissant d'éloigner de lui personne cherrie les maux que par erreur sans doute il a laissés tomber sur sa tête. Ne lui devons-nous pas tout? N'a-t-il pas travaillé d'une manière incessante au bonheur de nos compatriotes? Le pauvre ne trouve-t-il pas chez lui un nid et du pain, quand il y en a? Vous me direz peut-être qu'il n'y en a jamais (du pain), mais qu'importe, s'il y en avait il en donnerait; il faut lui savoir gré de sa bonne volonté. J'ai entendu dire à un mauvais plaisant que si on se préoccupait pas de notre brave et bon consul, c'était parce

les dures attaches de sa cuirasse, plaçait un morion d'acier de Milan sur sa tête bien aimée, jetait sur ses épaules le baudrier de sa longue épée sarrasine. Osman souriait avec tristesse. Elle ornait son calque d'un petit bouquet de rubans, symbole de fidélité, que les cavaliers d'alen aimaient à porter, des boudoirs au milieu de la mêlée tumultueuse et sanglante. Puis, tournant son regard douloureux vers cet enfoncement humide dans lequel la peur et la victoire poussaient et ramenaient sans cesse des flots d'êtres vivants, entendant les carabines tonner toujours dans l'enceinte du manoir, elle plaça ses deux mains sur les bras de son fiancé, appuya sa figure d'ange sur sa froide cuirasse et se prit à pleurer amèrement.

—Haguez, Haguez, disait-elle, oh! ne me quittez pas. Dans un angle de l'appartement, moût, le regard fixé au sol, Hercule contemplait pleurer son doux enfant avec une apparente impatience. Il avait pourtant quel malheur les menaçait. Cette existence chétive, que l'ennemi

# LE PATRIOTE FRANÇAIS.

qu'il avait l'air d'un gendarme; ce n'est pas une raison à donner. On peut être gendarme et pour cela n'être ni bon ni méchant.

M. Berryer a voulu à suivre la même route qu'il a suivi dans le passé. Nous sommes persuadés qu'il ne se rendra pas compte qu'il a fait très bien que lorsqu'on est en un endroit trop étroit on ne peut pas être dans la partie du premier imbécile venu peut bien être adapté par lui.

Faites donc le plaisir de vous occuper un peu plus, que vous ne l'avez fait, de notre brave et digne consul. Nous sommes persuadés que le public vous en saura gré.

Il ne demande qu'à rire, ce pauvre public !  
A demain.

## LES DIX

On lit dans le National :

La nouvelle, qui a circulé ces jours derniers, propagée sans doute par les émissaires de Rossa, que le gouvernement était sur le point d'organiser une nouvelle légion française, est absolument fautive. Le gouvernement est entièrement satisfait de l'organisation de celle qui existe maintenant, et espère toujours qu'elle voudra bien continuer ses bons et recommandables services en faveur de la civilisation et de la liberté du Rio de la Plata.

D'après quelques pièces officielles qui ont vu le jour et ont couru dans le public, au sujet de l'affaire désagréable survenue entre M. le colonel Garibaldi et l'ex-charge d'affaires de l'empire du Brésil, M. Régis, on voit que tout s'est heureusement terminé à l'amiable.

La prudence et la discrétion de M. le ministre brésilien D. Juan Lima Vieira Casanaga de Simbu, et la noblesse avec laquelle le brave et généreux colonel Garibaldi s'est prêtés à une franche explication au sujet de fait qui a donné lieu à la question qui vient de se régler, ont efficacement contribué à arriver à un point pacifique et raisonnable, où a été conservée la dignité de chacun, et où ils ont pu continuer sans altération les relations d'amitié et de bonne intelligence, qui, on ne saurait trop s'en louer, existent entre les gouvernements de la République Orientale et de l'empire du Brésil.

## NOUVELLES DU SOIR.

Nous apprenons par un navire qui vient de Maldonado, qu'Urquiza qui s'était réuni à Inacio-Oribe avec son monde, s'est laissé enlever, par le général de campagne D. Fructuoso Rivera, toute sa cavallade et un cer-

prenait tant de soin de protéger, il l'avait vendue par un marché infâme. Ce corps voluptueux, où la passion, la jeunesse débordaient par tous les sens, il désirait le voir revenir cadavre avec du sang sur cette peau d'une blancheur si pure, une large blessure entaillée au milieu de ces formes suaves, la bouche agonisante, les lèvres décolorées, la paupière fermée par le sommeil de la mort. Mais pour sauver de la colère du roi, de la vengeance de monseigneur de Montpellier, pour rappeler dans leur splendeur d'atours les souvenirs des comtes d'Angoulême et de la Marche, il fallait ce sacrifice, et Hercule s'y était soumis. A force de malheurs et d'années, le sentiment avait pénétré sous le crâne de cet homme par chacune de ses rides avec toute la puissance de son immobile résignation. Qu'était ce, mon Dieu, qu'une douleur isolée, qui se cache et meurt dans un coin de notre pauvre terre, comparée à la mémoire de ces rois, de ces haute barons, qui avaient rempli l'univers entier de leur nom ? Qu'était-ce qu'une vie de moins, même une vie à laquelle le tout courait, et le passé, le présent et l'avenir, qui se trouvent l'un par l'autre parce qu'elle se réalisait dans une autre vie belle, aimable, adorée; au regard redoublé, au gracieux sourire; qu'était-ce que tout cela contre six cents ans de noblesse et de grandeur ?

Hercule se leva quand il vit Osman immobile écouter

tain nombre de soldats, qui arrivent prisonniers sur le même bâtiment.

— On écrit de Maldonado, en date du 29 du mois dernier, la nouvelle suivante :

On a trouvé sur la plage le cadavre d'un homme égorgé, on a reconnu que c'était un sujet sarde qui fut arraché d'une embarcation appartenant à cette nation, par les gens de Brown.

## FRANCE.

Paris, 15 mai.

### SEANCE DE LA CHAMBRE.

DISCOURS DE M. BERRYER.

(Suite.)

L'espace nous manque pour analyser suffisamment toutes les parties d'une discussion parcourue par l'orateur avec une sûreté sans égale de raison et de justice. Nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs au compte-rendu de la séance, on y trouveront ce discours reproduit aussi complètement qu'il nous a été possible. La discussion était finie, la cause était moralement gagnée, on pouvait croire le discours terminé, et M. Berryer n'avait pas encore abordé la face politique de la question qu'il réservait pour une des plus belles péroraisons qu'aient fait entendre l'art oratoire, la passion et le patriotisme. L'orateur a rendu aux deux opinions en présence leur véritable caractère: d'un côté le sucre indigène avec cette politique continentale qui veut renoncer pour la France à l'exploitation de la mer, qui veut non pas seulement abaisser mais amener le pavillon national et le faire disparaître devant les jalousies britanniques; avec cette politique, on un mot, dont le programme a servi en 1840 d'échelle à M. Thiers, et qu'il a si douloureusement réalisé dans son funeste ministère du 1er mars. De l'autre côté les colonies, le commerce extérieur, la marine avec la politique de la France, la politique nationale, la politique de Richelieu, de Louis XIV, de Louis XVI et de la république; le développement simultané de notre élément naval et de notre puissance continentale; l'exploitation de cette situation géographique, bienfait de la nature et de notre organisation, qui, nous appuyant d'un côté au continent, de l'autre aux deux mers reines du commerce du monde, nous appelle à de doubles efforts, à une double prospérité. La marine ne peut vivre sans colonies, les colonies ne peuvent vivre sans marine. C'est le lieu commun de toute l'histoire, de tous les peuples, de toutes les politiques. Et cependant il est chez nous bon nombre d'esprits même

les sanglots de sa fiancée, et ceux qui y répondaient dans sa poitrine et lui tombaient brûlants sur le cœur, il sépara les amans, et conduisant vers l'escalier le courageux cavalier :

— Va, mon fils, dit-il, c'est une mauvaise préparation au combat que les caresses d'une femme. Elles affaiblissent les bras et énervent le courage. Descends à la brèche et oublie cet amour d'enfant, cette douleur de vieillard, qui prie ici Dieu pour toi.

Osman serra vivement la main de sa maîtresse et s'enfonça dans l'abîme ténébreux de la tour, comme dans un tombeau dont il ne devait plus sortir.

Vasiliki demeura la figure collée aux barreaux de la meurtrière. Elle vit son amant s'arrêter sur le pont-levis, immédiatement au dessous d'elle, saluer amicalement messire de Châteaufort, réunir sa troupe à celle de ce seigneur et descendre bravement avec lui la rampe, sillonnée par les balles, qui joignait le deux enceintes du château. Arrivés au bas, ils rangèrent leurs hommes. Tous mirent l'épée à la main. Osman se retourna, salua son amie pour la dernière fois et se précipita à corps perdu dans la mêlée.

Vasiliki semblait avoir perdu le sentiment de son existence. Adossée sur l'appui de la fenêtre, elle écoutait et, parmi ces huras qui ébranlaient la voûte, une voix

honnêtes, les uns adversaires systématiques des colonies, que n'arrêteraient pas dans leurs préjugés la décadence de la marine; les autres, peu soucieux de notre puissance maritime, et qui, pour la réduire, n'hésiteraient pas à prononcer la ruine des colonies. C'est là le parti anglais le parti que nos rivaux de Londres pousseront toujours aux affaires chez nous, et qu'ils entourent de toutes leurs sympathies. C'est ce parti qui, depuis douze ans, a livré à l'exploitation étrangère la plus grande portion de nos transports maritimes, qui livre systématiquement nos marins et notre commerce extérieur à une absence de protection dont les effets ont été retracés par M. Berryer dans un tableau qui a causé sur tous les bancs de la chambre les plus pénibles sensations.

Ajoutons que si les développemens du discours de M. Berryer étaient très favorables au projet du gouvernement la péroraison a été accablante pour le cabinet et pour le système. Il a fait justice de cette fantasmagorie de la guerre toujours invoquée par les proclamateurs de la paix à tout prix et que leur ont si malheureusement empruntés les défenseurs du privilège de la betterave. Les colonies, disent-ils, ne travaillent point pour elles! le premier coup de canon nous les enlève. M. Berryer a démontré le contraire. Il a rappelé les souvenirs du passé; il a énuméré les avantages de nos possessions et de nos positions coloniales. Nous pouvons les défendre si nous voulons, si nous savons. Mais, pour cela, il faut commencer par ne point penser à les abandonner. Il a fait surtout justice, dans un brûlant mouvement d'éloquence et de dignité nationale, de cette politique de peur qui nous montre toujours l'étranger et surtout l'Angleterre comme prêts à nous écarter sur la moindre velléité de résistance. Et, se tournant vers une portion de la gauche qui, froissée dans des préjugés, avait le tort de murmurer: "Si je n'ai pas raison, a-t-il dit, avouez donc cette politique qui, en dehors de l'obéissance et de la résignation, prétend n'avoir de choix qu'entre la folie et la faiblesse!" L'apostrophe était véhémement. Les partisans de la sucrerie indigène en ont senti la portée, et l'orateur dès lors a pu continuer au milieu des acclamations et des applaudissemens unanimes de la chambre.

Nous savons ce que peut le talent; nous rendons hommage aux prestiges de l'éloquence. Mais nous disons qu'ici l'éloquence n'a pas la seule part. Ses seuls artifices, quelle qu'en soit la magie, ne sauraient trouver tant de puissance, tant d'ascendant, s'ils n'étaient appuyés par ce qui donne l'âme, la sanction, l'empire irrésistible à la parole humaine. Et cet ascendant plus encore que celui de l'éloquence, c'est celui de la vérité. M. Berryer était dans le vrai. Voilà ce qui l'a fait s'élever au-dessus de lui-même.

On disait que M. Thiers prendrait la parole pour défendre la betterave, et se montrer fidèle aux principes de son fameux discours-ministre. C'est une épreuve où nous l'attendons avec curiosité. M. Berryer a porté un coup

chérie ne se ferait pas entendre, un cri de détresse qu'il devait lui transpercer l'âme, lui verser du froid dans le poitrine, comme l'acier de mille poignards. Mais l'éprouvable concert de voix humaines, d'épées vibrantes, d'arabesques tantôt se répondant l'une à l'autre, tantôt hurlant ensemble, grondait toujours, sans que l'oreille pût saisir aucun bruit distinct dans cette infernale mélodie.

Hercule releva doucement sa nièce, l'arracha à ces préoccupations cruelles la fit assise auprès de lui, et, se penchant vers elle, il lui disait :

— Courage, ma fille, c'est la destinée d'un Languedoc d'affronter le péril. Dieu réserve de dures épreuves aux enfans des rois; mais il leur donne aussi le courage de les supporter.

— Hélas! répondait Vasiliki, je ne sais quel douloureux pressentiment j'éprouve. Mais, de ces coups pressés que nous entendons la bas retentir, un d'eux bien sûr atteindra mon fiancé.

— Enfant, reprit le comte, quand l'événement ne justifie pas nos craintes, nous les oublions, et quand il le réalise, nous les nommons pressentimens. Quoi qu'il arrive, résignons nous comme ces Languedociens, ces Paléologues, qui tombèrent en héros sous le yatagan des Turcs; ce sont leurs femmes et leurs filles, qui leur promettaient la victoire quand ils allaient mourir.

(La suite au prochain numéro.)

bien terrible à ce système anglais, à cette abdication de notre puissance maritime dont le père de l'embastillement a été le représentant sous le 11 octobre aussi bien que pendant le 1er mars. Cependant on disait aussi qu'il hésitait à engager une lutte où il sentait que la victoire ne devait pas lui rester et qu'il continuerait au pays la faveur de son silence.

(Commerces.)

## CHAMBRE DES DEPUTES.

PRÉSIDENCE DE M. SAUZET.—Séance du 15 mai.

La séance est ouverte à deux heures, et reste long-temps suspendue.

M. Garnier-Pagès, qu'on avait dit malade, est présent. L'honorable membre a assisté à toutes les séances de la discussion des sucres.

M. de Berthois, soumis à la réélection par suite de sa promotion comme lieutenant-général, est admis, sur le rapport de M. Vergnes, sans production complète de pièces.

L'ordre du jour est la suite de la discussion du projet de loi sur les sucres.

M. TALABOT reprend, en présence de trente ou quarante députés, le discours en faveur du sucre indigène qu'il a commencé à la fin de la dernière séance.

M. Talabot occupe la tribune pendant une heure au milieu des conversations. Il dit, comme M. Lestibudois, qu'il ne s'agit pour notre marine, que du transport de 30 à 35 mille tonneaux.

M. L'AMIRAL ROUSSEAU, ministre de la marine, défend le projet du gouvernement au point de vue de son utilité pour nos colonies et pour notre navigation. C'est une erreur de représenter comme susceptibles d'apporter un soulagement à la détresse des colonies quelques innovations et quelques changements dans leurs cultures et dans les tarifs de douanes qui les régissent. Il n'est pas plus raisonnable de conseiller à nos colonies d'élargir leurs relations avec le commerce étranger. Elles y trouveraient sans doute le moyen de s'approvisionner moins chèrement; mais sur que's marchés autres que ceux de la France trouveraient-elles des débouchés pour leurs produits? (Plus haut! plus haut!—M. le ministre parle d'une voix si faible que nous pouvons à peine suivre ses développements.)

Au fond de la question des sucres, s'agit-il un puissant intérêt politique, une question d'état, une question d'avenir pour notre puissance nationale. Le projet du gouvernement est un programme de développement extérieur, de politique maritime et coloniale. La preuve immédiate est une haute signification; la voie est ouverte, la France veut être une puissance maritime, elle veut la fin et les moyens.

M. le ministre entre ici dans l'examen de quelques objections qui ont été dirigées contre le projet de gouvernement... (Nous avons beaucoup de peine à suivre M. le ministre qui termine en insistant sur l'importance de notre marine.)

Entens de calme politique, le côté faible de cette organisation morale frappe peu vos regards. Mais quand les circonstances extérieures, sans interrompre les relations commerciales, exigent un grand développement dans nos armements militaires, c'est alors que se révèle l'insuffisance de personnel simultanément applicable à ce double besoin. Vienne ensuite une guerre maritime! Quelle que soit notre confiance dans les événements et dans la supériorité de nos armes, pouvons-nous oublier que les succès mêmes s'achètent au prix de pertes douloureuses, et que le meilleur moyen de fixer la fortune, c'est d'être en mesure de réparer sur-le-champ les vides que les premiers revers ou les premiers triomphes occasionent inévitablement? Dans l'état actuel des choses, à plus forte raison dans celui qu'on veut nous faire, les faibles réserves que peut laisser libres la marine marchande seraient bientôt épuisées; et au delà, qu'apercevrons-nous, sinon un vide qu'il faut dès à présent s'occuper de remplir?

(La suite au prochain numéro.)

## NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

### MARECHAL MASSENA.

Le cercle dans lequel nous devons rigoureusement nous renfermer, ne nous permet pas même de donner à notre travail historique, l'étendue ordinaire d'une biographie, et cependant nous avons à retracer la vie de l'un des plus grands capitaines dont les fastes de la guerre fassent mention... toutefois nous tâcherons de ne rien omettre.

André Masséna naquit à Nice le 6 mai 1758. Il appartenait à une famille industrielle: on regardait d'ailleurs cette famille comme étant d'origine française.

Le jeune Masséna fut destiné à la marine marchande; mais la navigation commerciale, peu étendue pour le pavillon Sardes, ne convenait pas à ses idées d'avenir, et, après quelques voyages, il fallut lui ouvrir une autre carrière. Néanmoins ces premières années ne s'effacèrent jamais de son souvenir.

Un oncle paternel de Masséna était capitaine dans le royal italien, et cet oncle, respecté et respectable, appela son neveu auprès de lui. Le jeune Masséna prit du service dans le même corps: son oncle fut son premier guide.

Masséna parvint au grade d'adjudant-sous-officier: les épaulettes d'officier lui étaient promises.

L'adjudant Masséna eut une demoiselle d'Antibes: son affection fut partagée: le mariage s'ensuivit. Mademoiselle Lamare était fille unique et riche héritière. Mais c'était surtout par les belles qualités dont elle était douée qu'elle fit le bonheur du brave auquel elle s'unirait. La famille Lamare exigea que Masséna quittât le service: il le quitta.

C'est dans cette situation de vie privée que la révolution française trouva Masséna.

Masséna avait une âme trempée de telle manière qu'elle ne pouvait pas rester froide à la régénération de la France: aussi embrassa-t-il avec ardeur la cause sacrée de la liberté de sa nouvelle patrie.

L'élection élut Masséna au commandement du second bataillon du Var: déjà elle l'avait porté au grade d'adjudant-major. Il dut marcher immédiatement au champ d'honneur.

Le commandant Masséna entra dans une nouvelle vie l'horizon immense qui s'ouvrait à ses regards, était son horizon: il pressentait la gloire qu'il allait acquérir, il voyait son nom inscrit au temple de mémoire... Ce fut un beau jour pour lui que le jour où il reçut le baptême du feu!...

Les premiers combats de la guerre révolutionnaire furent admirables de dévouement.

Masséna commandait à des hommes inexpérimentés; mais il avait le talent de leur faire facilement comprendre ce qu'ils devaient exécuter, et ils l'exécutaient. Il avait aussi le secret de leur imprimer sa valeur. Son bataillon contribua puissamment à la conquête du comté de Nice.

La récompense de ce noble début ne se fit pas attendre: le commandant Masséna fut nommé général de brigade. De nouveaux services hâtèrent rapidement son élévation au grade de général de division. L'arrêté qui le nomme général de division, nomme Napoléon Bonaparte général de brigade, et nous nous étonnons de ce qu'aucun écrivain n'a encore fait remarquer cette particularité. Ceci se passait au siège de Toulon.



Nous avons reçu les lettres échangées au moment de mettre le journal sous presse:

### EXCELLENCE

Le bruit répanda qu'il se formait un nouveau corps français à dégoût les légionnaires qui ne comprennent pas pourquoi les fils du même pays ne marcheraient pas sous le même drapeau.

Ce dégoût s'est augmenté quand on a affirmé que le sieur Rivet ex-lieutenant colonel de la légion sous nos ordres était élu ou nommé chef de ce nouveau corps.

Par l'assurance que m'a donnée le gouvernement et V. E. je n'ai pour ma part le moindre crainte, mais je desirais convaincre de la manière la plus solennelle tous les volontaires de la fureur de ces bruits qui ont été propagés malicieusement; pour cela je prie V. E. qu'elle daigne répondre à cette lettre en me renvoyant à la postière.

Dieu garde à V. E. etc.

Le colonel, THEBAUT.

Montevideo, 31 août 1842.

### REPONSE.

En vertu de la note que V. E. m'a daté d'hier m'a dirigée, dans laquelle vous me communiquez la désagréable impression qu'a produit dans la légion sous vos ordres, le bruit qu'un nouveau légion française se formait.

Persuadé de l'utilité de vous instruire de la fausseté de ces annonces pour que vous le fassiez savoir à la légion, j'ai la satisfaction de vous dire, que le gouvernement supérieur m'a assuré que ces rumeurs sont entièrement fausses, qu'on les a répandus auprès des volontaires français malicieusement, et pour ma part jamais je n'ai eue cette pensée.

Dieu garde V. E. beaucoup, etc.

Signé Jos. Maria Paz.

Monsieur le colonel chef de la légion française.

### MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 1er septembre.

Rio-Grande, 29 août, brick golette brésilien Esperanza, 147 tx. à Duarte Souza, avec 50 arrobes viande, 155 id. laré, 123 id. graisse, 40 caisses fromages.

Baltimore, 9 juillet, et Rio Janeiro, 14 août, brick américain Midas, 190 tx. à Southgate et co., avec 1224 bqs farine, 100 id. riz, 60 barils graisse de cochon.

Liverpool, 5 juillet, brick anglais Bonanza, à Dickson, avec chargement général, suit pour Buenos Ayer.

### AVIS

Aux public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Marce, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cadre de San Francisco, à celle de Soles n. 85, près celle du 25 de mai, une quadre plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles chers et modernes.

### AVIS.

Aux amis de Bourin et Ancery qui seuls ont confiance dans tout ce qu'ils disent.

Je ne voulais répondre aux derniers écrits de ces individus qu'après le résultat des poursuites en réparation qu'ils ont commencées contre moi, voilà deux mois d'écoulé, rien ne finit, je romps le silence.

Bien que répondre à leurs écrits c'est leur faire trop d'honneur, mais s'étant plaint qu'on ne leur avait pas fait connaître, mes affaires, et voulant que vous sachiez que je n'ai pas eu plus de tort à ce sujet que dans toutes les autres circonstances à leur égard ainsi que je vais vous le prouver.

Veillez vous rappeler que mon premier article inséré dans les journaux était un simple avis au commerce, que je ne reconnaissais à l'avenir aucun achat fait sans ma participation; c'est avis était en ce point nécessaire; du reste je ne les blâmais en rien, et malgré leurs torts envers moi, ils me répondirent par des injures qu'ils saccitèrent mes autres écrits desquels ils se plaignent.

Plus tard, après la dissolution de la société, j'appris qu'ils s'approprièrent des recouvrements, je publiai un nouvel article pour prier les personnes qui me devaient de ne plus leur faire aucun versement; au lieu de faire amende honorable, ils m'insultèrent de nouveau: de tels procédés et la continuation de leur mauvaises conduites m'obligèrent à les faire connaître au public, ce qui leur fit prétendre que j'appartenais à la classe des ré-provés; ils n'ont pas même rougi de déclarer publiquement qu'ils avaient agi avec moi d'après leur conscience, cela seul est plus que suffisant pour vous les faire juger.

En attendant qu'ils puissent se blanchir, ils ont essayé en vain de me salir, disant que j'étais sans probité, que je m'étais échappé de France pour me soustraire aux poursuites de mes créanciers; pourquoi n'ont-ils pas dit plutôt que j'étais un banqueroutier et un échappé de galère, ce ne leur coûtait pas davantage.

Si je devais, ainsi qu'ils le disent, je n'en serais que plus à plaindre, l'homme cause d'être honnête, on devrait leur qu'il a de quoi payer; mais l'homme malhonnête qui perd tout, ne cause pas pour cela d'être homme de probité; il n'y a que les menteurs et les voleurs qui cessent de l'être.

À l'égard de toutes mes dettes en général, dont ils ont parlé, ils savent trop bien que ce sont eux qui les ont créées en grande partie, et que je pourrais facilement me libérer avec les sommes qu'ils m'ont soustraites.

# LE PATRIOTE FRANÇAIS.

Il est évident que l'absence de tout autre motif, que les motifs énoncés à l'acte injuste et infamant, ne peut être que le résultat de la position actuelle, et de l'absence de tout autre motif. Il est impossible de croire que l'absence de tout autre motif, que les motifs énoncés à l'acte injuste et infamant, ne peut être que le résultat de la position actuelle, et de l'absence de tout autre motif.

Il est évident que l'absence de tout autre motif, que les motifs énoncés à l'acte injuste et infamant, ne peut être que le résultat de la position actuelle, et de l'absence de tout autre motif. Il est impossible de croire que l'absence de tout autre motif, que les motifs énoncés à l'acte injuste et infamant, ne peut être que le résultat de la position actuelle, et de l'absence de tout autre motif.

CHEVREUIL.

## AVIS DIVERS

### AVIS.

Les intérêts dans les affaires du défunt Pierre Tilhet sont invités à se réunir dans le domicile de M. Adolphe Hugot, magasin de comestibles, cendre du Lion d'or, le lundi 11 du présent mois à midi précis, pour prendre connaissance des opérations des syndics, et prendre une résolution à ce sujet. Les intéressés sont invités à ne pas manquer de se présenter au jour et heure dit.

Montevideo 4 septembre 1843.

Les syndics.

### AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1110 de Nacional, M. Joseph Reynaud répond :

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale ; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos a arrêté le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin : il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.er juillet 1843 : le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

## EN CHARGE POUR BUENOS-AYRES

LE NAVIRE NEUF PARANA.

Partira fin du mois.

S'adresser à AMATE ET MICHAUD.

### A VENDRE.

Un magasin et boiserie pouvant servir à tout état. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Permin à M. Contrau.

### AVIS.

Tous les tailleurs de la Légion Française sont invités à se présenter à l'état-major, pour former un atelier, où devront se confectionner les habillements : ils jouiront de l'exemption du service et de la double ration, les femmes des légionnaires pourront participer au bénéfice de la double ration, en prenant part au travail.

### AVIS.

Hier, à sept heures du matin, a disparu une jeune négresse, âgée de 13 ans, de nation Portugaise, de taille moyenne, vêtue d'une robe foncée, et portant un grand châle. La personne qui donnera des renseignements certains ou qui la fera ramener chez ses patrons, rue de Los TREINTA Y TRES, n. 15, sera bien récompensée.

### DEPARTEMENT DE POLICE.

#### AVIS.

La nouvelle numération de la rue Camacua est terminée, et les habitants de cette rue sont priés de venir qu'ils ont aujourd'hui court le délai fixé pour effacer les anciens numéros.

### PHARMACIE DE LENOBLE.

CALLE DEL SARANDI, A COTE DU MARCHÉ.

On trouvera les médicaments suivants :

- 1.° Sirop pectoral pour le rhume;
- 2.° Essence de Salsapareille;
- 3.° Capsules gélatineuses de Copahu.

### AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

### A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Leconte. S'adresser chez Ameyo et Michaud, maison Lavalloja.

### AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Giolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Giolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

### A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

### AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, entrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

### AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

### AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à ladite lithographie.

### AVISO.

Se desear encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo n.º 67.

### AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements, rue du 25 de mai, n. 67.

### AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. On trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

### AVIS.

Les personnes qui devront pour compter billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'elles en payant le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

### AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la marseillaise, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.